

Une enquête journalistique exemplaire : Clearstream ou Bankenstein

Quand un citoyen déterminé à la vérité se confronte aux mensonges et à l'arrogance du monde des affaires, cela peut se traduire par dix ans de procédure judiciaire...

Entretien avec
Denis Robert,
journaliste, écrivain,
artiste plasticien

Propos recueillis par
Sylvie Cognard

§Contre-pouvoir

§Justice

§Mondialisation, OMC

§Résistance

Pratiques : Pourriez-vous nous faire un bref récapitulatif de l'affaire Clearstream ?

Denis Robert : Clearstream c'est d'abord une énorme puissance financière, l'équivalent de 10 000 banques. Il s'agit d'une chambre de compensation internationale, un organisme qui agence le commerce interbancaire entre toutes les banques et les établissements financiers à l'échelle planétaire. En janvier de cette année, 11,4 trillions d'euros étaient conservés dans les comptes. Un trillion, c'est douze zéros, c'est-à-dire 11 400 000 000 000 euros. On a du mal à imaginer ! En comparaison, la France a prêté aux banques, en 2008, 360 milliards d'euros. Lors d'une interview en 2001, le PDG de Clearstream m'a donné une définition : « Vous citoyens, vous êtes clients des banques, nous on a les banques comme clients ; nous sommes les notaires du monde, puisque chez nous tout est tracé, les propriétés d'actions comme les virements, etc. » A ceci près qu'il omettait deux choses : que tout n'était pas tracé puisque j'ai montré comment ils avaient effacé certaines transactions ; l'autre erreur, il n'y avait pas que des banques comme clients, mais aussi des sociétés off-shore et des multinationales. Ceci est contraire au règlement. Publiquement, il m'a menti. Mon enquête a établi que Clearstream, outil sain et ingénieux à l'origine, avait été dévoyé et pouvait offrir d'importantes possibilités de dissimulation et de fraude pour certains de ses clients. L'informatique laissant des traces, mes investigations ont également révélé que des affaires importantes d'évasion de capitaux, de blanchiment ou de faillite frauduleuse dans divers pays pourraient trouver des résolutions dans les archives de Clearstream.

L'affaire Clearstream est le nom de deux affaires.

L'affaire Clearstream 1 (2001-2005) consiste en une enquête journalistique et judiciaire luxembourgeoise destinée à vérifier les faits rapportés par Denis Robert dans ses livres Révélations et La Boîte noire : l'utilisation d'un système complexe de comptes non publiés et d'effacement de traces informatiques dans un but de dissimulation.

L'affaire Clearstream 2 (2004-2011) consiste en une tentative de manipulation de la justice par un petit

groupe de comploteurs politiques et d'industriels afin d'impliquer des personnalités politiques et économiques dans le but de les salir. Au cœur du scandale, la rivalité entre Nicolas Sarkozy et Dominique de Villepin.

Comment avez-vous commencé l'enquête ?

J'avais démissionné de *Libération* en 1995, j'ai commencé mon enquête en 1999 par une rencontre au Luxembourg avec un ancien cadre important de Clearstream qui m'a initié, en quelque sorte. Je vivais alors de mes livres. J'avais du temps pour creuser cette question presque philosophique : comment voyage l'argent ?

De quels soutiens, individuels ou collectifs, avez-vous bénéficié ?

Pour la première affaire, je me suis défendu avec les soutiens de mon éditeur Laurent Bekaria, Pascal Lorent avec qui j'ai fait mes films, Paul Moreira alors à Canal +. Je n'ai jamais été seul, des amis magistrats aussi. Quand le scandale politique a éclaté, un comité de soutien s'est créé à l'initiative d'amis artistes, dessinateurs, journalistes. 1 880 dons et plus de 2 000 lettres sont arrivés au comité. Des artistes m'ont soutenu, de Guy Bedos aux frères Jolivet en passant par les chanteurs, les Grolandais. C'est devenu un vrai mouvement. Tout cela est né de mes livres. Mes premiers soutiens ont été mes lecteurs.

« Mon travail ne pouvant être attaqué dans sa factualité, on s'est attaqué à ma personne. »

Avez-vous fait l'objet de menaces ? Quels types d'accusations avez-vous eu à affronter ?

Les menaces sont toujours voilées, je n'ai pas subi de menaces directes. Par contre, certains de mes témoins l'ont été. La vraie menace pour moi était une ruine financière, le harcèlement judiciaire, les plaintes à répétition dans plusieurs pays. Je savais que j'avais raison, j'avais, si on peut dire, le syndrome de l'innocent ; rien à voir avec le portrait dressé dans les plaintes déposées contre moi et dans certains articles. J'ai très vite compris que c'était une stratégie délibérée. Comme mon travail ne pouvait pas être attaqué dans sa factualité, on s'est attaqué à ma personne. Cela a été parfois douloureux, mais en

même temps, je n'avais pas enquêté sur des enfants de chœur... Je ne pensais pas que cela durerait dix ans. Dix ans d'une vie, c'est des livres que j'aurais pu écrire que je n'ai pas écrits, c'est des vacances avec mes enfants que je n'ai pas pu prendre. J'ai subi un préjudice important. Au début, je vérifiais les roues de ma voiture, j'ai mis une porte blindée au bureau dans lequel je travaillais. Je pense que j'ai eu raison, puisqu'il y a eu des tentatives d'effraction. Ça dérange la vie et le quotidien, cela crée un état de tension permanent pas simple à gérer... C'est surtout compliqué pour l'entourage, parce que plus vous expliquez que ce n'est pas grave les huissiers et tout ça, plus votre entourage pense que vous dites ça pour leur cacher des choses. C'est un piège infernal.

La calomnie ?

Oui, à la télévision, dans les journaux. C'est un combat qu'il faut mener, j'ai eu beaucoup de soutien. Le terme est arrivé, enfin presque, je travaille en ce moment au procès que je leur fais pour le préjudice subi. Mes livres ressortent aussi.

Par quelles stratégies vous êtes-vous défendu ?

Il y eu un avant et un après. L'affaire Clearstream 2 est venue changer la donne. Après la sortie du premier livre, je n'avais pas imaginé que Clearstream aurait autant de soutien dans la presse. Je me suis défendu en écrivant *La boîte noire* et en faisant un film. Ce deuxième livre a été attaqué lui aussi. J'ai assuré en termes de procédure judiciaire. Mes livres se vendaient, mes romans plus que mes essais, je me servais de cet argent pour me défendre en pensant qu'un jour on me donnerait raison. J'étais en train de gagner, cela jusqu'en 2004, 2005. Ensuite un escroc est entré dans ma vie, il a utilisé mes listings pour en faire des faux. Je me suis retrouvé dans une affaire politique, c'était beaucoup plus compliqué. La stratégie frontale devenait difficile. J'ai décidé de jeter l'éponge et de faire un pas de côté. Je me suis beaucoup servi d'Internet. J'ai expliqué cela avec une vidéo sur mon blog. Je venais d'être condamné par un tribunal de Bordeaux en 2008 à payer 12 000 € pour un article anodin, une interview. Je ne l'avais pas relue. Mes adversaires se sont servis de mes condamnations. Bien qu'elles n'aient aucun sens sur le fond, j'ai perdu sur des détails. Ils ont alors attaqué tous azimuts en communiquant là-dessus. Je ne me suis plus du tout exprimé pendant plus de deux ans sur le sujet. J'ai arrêté mon blog. J'ai continué à travailler, à me défendre judiciairement, j'ai repris des forces. C'était finalement plus simple pour moi, j'ai laissé les journalistes se débrouiller. En même temps, ils n'ont pas fait grand-chose... La réussite de Clearstream a été de faire peur. Ils se sont dit : si on commence à enquê-

« J'ai essayé un autre coup dur avec l'interdiction d'un de mes livres *Clearstream l'enquête*. »

ter là-dessus, on va se prendre plein de procès. C'est cher de se défendre, c'est là où la censure est perverse. J'ai essayé un autre coup dur avec l'interdiction d'un de mes livres *Clearstream l'enquête*. Là, j'ai vraiment morflé parce que si, en France, on peut interdire un livre, que cette censure se passe sans que personne ne s'en émeuve, c'est la fin de la liberté. A ce moment-là, j'ai beaucoup travaillé sur mes toiles. La censure du livre m'a libéré artistiquement, l'art est

devenu un média pour moi. J'ai pu contre-attaquer, provoquer et ça m'a aidé à vivre financièrement. Finalement, j'ai changé plusieurs fois de stratégies et cela a mené à une victoire implacable.

Qu'est-ce qui a permis votre victoire et la reconnaissance de votre travail ? En quoi cette victoire est-elle le fruit d'un combat de longue haleine ?

Cette victoire, c'est aussi celle de mes avocats, celle d'une pratique judiciaire qui place le droit avant tout. Clearstream et leurs avocats ont joué, eux, sur les médias et la calomnie. Ma victoire, c'est d'abord leur défaite. Ils ont d'abord cherché à m'étouffer. Ça a tenu dix ans. Maintenant, il faut espérer que le scandale renaisse face à cette victoire. Je ne perds pas espoir qu'il y ait la création d'une commission d'enquête parlementaire sur Clearstream. Cette victoire, c'est aussi la défaite de leur stratégie, celle du mensonge, de la calomnie, du bulldozer, de l'argent et de la pression permanente. Elle est d'abord le fait d'un avocat qui était aussi l'avocat de *Charlie Hebdo*. C'est la défaite de la compromission, puisque les réseaux journalistiques de cet individu ont fonctionné pendant dix ans. C'est la défaite des dirigeants de Clearstream qui ont joué l'écrasement.

Vous avez mené cette enquête, d'autres journalistes auraient pu le faire, mais ils ne l'ont pas fait... A votre avis, qu'est-ce qui peut expliquer ces différences d'engagements et de capacités à résister ?

D'abord, des raisons matérielles : j'avais les moyens et j'avais le temps, les moyens de résister aussi. J'avais enquêté sur les paradis fiscaux à *Libération* et j'ai été très tôt sensible à l'évasion de capitaux. Je crois aussi avoir compris quelque chose avant les autres. Pourquoi les autres journalistes ont aussi peu suivi... d'abord ils ont été bloqués par leurs journaux : trop de risques de frais de procédure et d'autres choses. Ensuite, beaucoup ont été instrumentalisés par le lobby bancaire, ils ont mal fait leur travail.

Ensuite, le journalisme pour moi, c'est une forme d'engagement. J'ai beaucoup investi dans ce métier en me disant qu'il pouvait changer le monde. Comment un pays aussi riche que la France peut-il produire autant de pauvreté ? Mes livres essaient de répondre à cette question. Avec l'enquête sur

.../...

.../... Clearstream, j'ai trouvé, à un moment donné, ce que j'appelle le point aveugle du système libéral ou le talon d'Achille du capitalisme. Cette enquête est complètement exemplaire, elle était très motivante. Il y a aussi le plaisir ici, une notion oubliée. Même si j'ai eu des ennuis, j'ai quand même fait démissionner les dirigeants (les managers) de la multinationale et ça avec l'économie d'un livre. Un livre c'est quoi, c'est 10 000 euros en face d'un monstre financier ! Je n'ai jamais pensé que j'allais faire fermer Clearstream, j'ai simplement soulevé un problème. La vérité prend du temps, ici dix ans. Mes livres vont ressortir à la fin du mois. Les lecteurs vont comprendre les révélations d'hier, c'est comme un vieux Bordeaux, il est meilleur quand il a vieilli. Chaque mot peut ressortir aujourd'hui, mais il sort aux forceps, parce qu'il a fallu se battre judiciairement pour que chaque mot existe. Voilà, c'est le combat pour la liberté, pour la vérité, ce sont des choses assez simples qui me conviennent...

Qu'est-ce que cette histoire a changé pour vous ?

Elle m'a enlevé de la légèreté. J'ai laissé un peu tomber ce que j'aime le plus, les romans, la fiction. Cette histoire m'a obligé à m'affronter au réel au-delà de ce que j'avais imaginé. Je suis beaucoup moins naïf que je ne l'ai été, c'est une perte de légèreté, d'insouciance que j'avais et que je n'ai plus. On peut être insouciant à 50 ans, je le suis moins. Encore que. Je suis assez fier de ce coup-là. C'est l'humour qui m'a sauvé. L'humour et mes copains qui n'en manquent pas.

Pourquoi avoir choisi la fiction du thriller pour la présenter dans *La Domination du monde* ?

La Domination du monde a un rapport avec ce que j'étais en train de vivre. Mais c'est plus un polar sur l'information que sur Clearstream. Le héros du polar, c'est l'Information. Ecrire comment, dans nos sociétés, l'information est bafouée, tuée et combien c'est compliqué, difficile de se battre pour elle. C'est aussi un roman sur le pouvoir, il y a un personnage dans le roman qui s'appelle Freitag, le supérieur de Weierming. Derrière chaque pouvoir, il y a un pouvoir. Je ne crois pas au complot mondial. Je pense qu'il y a des dominants et des dominés, et que les dominants ont mis en place une forme d'organisation, de maillage de la vie qui fonctionne sur la

propagande et sur le divertissement. Les livres et les films doivent servir à lutter contre ça, à éclairer le public. Le public est tellement abruti par les programmes débilissants véhiculés principalement par la télévision ! Cette merde entre dans leur tête. Dans ce combat entre dominants et dominés, des populations disons intermédiaires sont très sollicitées. Les écrivains, les cinéastes, les journalistes en font partie. C'est difficile d'exister et de faire exister l'Information dans cet univers très confus. C'est pour ça que nous devons être et rester des contre-pouvoirs.

« C'est l'humour qui m'a sauvé. L'humour et mes copains qui n'en manquent pas. »

Qu'est-ce que cette histoire a changé, ou conforté, de votre vision du monde ? Vous pousse-t-elle plutôt à l'optimisme ou au pessimisme ?

Je ne réagis pas en termes de pessimisme et d'optimisme. Je suis un réaliste assez heureux de son sort. Cette saga m'a appris à mieux comprendre la finance internationale. Ce n'est pas un univers aussi compliqué qu'il y paraît. Les acteurs de cet univers ont tout intérêt à compliquer le langage, à utiliser des termes qui tiennent éloignés les citoyens de ce savoir-là. L'exposé d'un jeune garçon de 10 ans, que l'on peut trouver sur mon blog, explique bien comment tout ça marche. Cet enfant a raison. Il faut retrouver une âme d'enfant quand on aborde ces questions-là et ne pas avoir peur de passer pour un idiot.

Si le PDG de Clearstream est tombé, c'est qu'il m'a pris pour un con. Il s'est dit tiens voilà un con, je vais lui raconter des histoires de con. Moi j'ai souri, il m'a fait tout son baratin de gros PDG à la Rolex et au nœud de cravate bien serré. Le con a fini par gagner... Le PDG était arrogant et suffisant, sûr de son pouvoir. C'est ce qui l'a perdu.

J'ai toujours pensé que la vie était ailleurs que dans les affaires, qu'au-delà du journalisme, ce qui est le plus important c'est le plaisir pris à entreprendre, c'est ne jamais rien faire à contrecœur. Pouvoir toujours se regarder dans une glace. Le reste est très banal, conserver ses amis, préserver ses enfants, sa famille. Aimer les livres. C'est sans doute dans cet ensemble que j'ai puisé ma force. ■

Actualités : Les toiles de Denis Robert sont exposées en permanence à la galerie W, 44 rue Lepic, 75018 Paris. Une BD, un livre et un coffret DVD aux Ed. Mes films sont sortis entre le 2 et le 10 mai.